

Paul, Mme de Sévigné, Mme de Puisieux, et toutes les personnes qui voyaient familièrement cette princesse, regardèrent ce mariage comme devant se faire très prochainement. Les familles de Longueville et de Condé se mirent en mesure de solliciter le consentement du roi.

On en était là, lorsque tout à coup on apprit que ce consentement du roi était donné à Mademoiselle pour épouser, le dimanche suivant, qui !—Le comte de Saint-Paul.—Non... Mademoiselle, petite-fille de Henri IV, Mlle d'Eu, Mlle de Dombes, Mlle de Montpensier, Mademoiselle, cousine germaine du roi ; Mademoiselle, destinée au trône ; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur, épousait Lauzun, ce petit marquis de Puirguilhem, ce cadet de Gascogne, si nouvellement introduit à la cour, si récemment comblé des faveurs de son maître, qui, rapidement élevé de grade en grade et d'honneurs en honneurs, était bien parvenu à faire naître la crainte et l'envie, mais non à conquérir la considération et l'estime. Ce fut alors que Mme de Sévigné, dans le premier moment de l'émotion que lui causa une nouvelle si inattendue, prit la plume pour écrire à son cousin de Coulanges, alors auprès de son beau-frère Dugué-Bagnols, intendant à Lyon, afin de l'instruire de l'événement qui allait avoir lieu, et dont toute la cour et tout le public étaient préoccupés.

Ce qui est plus étrange que la chose qui causa tant de surprise à Mme de Sévigné, c'est sa surprise elle-même ; c'est l'ignorance où elle était, où était toute la cour, toutes les personnes qui entouraient la princesse, de son inclination pour Lauzun. Cette inclination, cependant, était déjà ancienne quand elle éclata par la déclaration de son mariage. Mademoiselle s'est plu à tracer naïvement et longuement les progrès de cette passion malheureuse, dont les déplorables faiblesses ont terni un caractère qui, sans être exempt d'inconséquences et de petitesse féminines, avait conservé jusque-là de la grandeur et de la noblesse.

Les premiers commencements de cet amour datent de l'année 1666. Les attentions de Lauzun pour le roi, son zèle pour son service, l'espèce de familiarité qui régnait entre le monarque et lui, l'avaient fait distinguer par Mademoiselle entre tous les courtisans. Elle avait remarqué la bonne tenue et le luxe des équipages du régiment de dragons qu'il commandait. Dans les marches, c'était Lauzun qui montait le cheval le plus beau et le plus vigoureux ; il était toujours accompagné des plus belles troupes : dans les campements, sa tente était la plus magnifiquement meublée. Il n'agissait, il ne parlait jamais qu'à propos ; il se communiquait à peu de gens, et paraissait extraordinaire en tout, mais de telle sorte que tout en lui était naturel. Il déguisait ce qui était à son avantage, et c'était par autrui que Mademoiselle apprenait ses actes de bravoure ou ses actions généreuses. On le disait aimé de beaucoup de femmes ; et cependant Mademoiselle ne trouvait pas, dans tous les seigneurs de la cour, un seul qui fût plus discret, qui aimât moins à parler d'affaires de galanterie. Lauzun ne recherchait pas Mademoiselle, jamais il ne l'abordait de lui-même ; mais dans les réceptions, chez la reine ; chez le roi, dans les voyages, quelle que fût la jeunesse ou la beauté de celles avec lesquelles il s'entretenait, quelque forte que fût la chaleur de la conversation ou il se trouvait engagé, quelque élevé que fût le rang ou l'emploi de ceux qui lui parlaient, un signe de Mademoiselle, un mouvement de son doigt, un regard dirigé sur lui, l'amenait aussitôt près d'elle. Alors il s'avancait avec une contenance si respectueuse et un air d'une si parfaite soumission, qu'elle pouvait réitérer ses appels en présence de tous sans donner lieu à aucune autre pensée, que, Lauzun ordonnant beaucoup de choses dans la maison du roi, et fort au courant de tout ce qui se passait à la cour et dans le monde, il était naturel que Mademoiselle, pour

satisfaire sa curiosité, s'adressât à celui qui avait plus de moyens de la satisfaire. Quand on la voyait honorer de sa bienveillance le plus intime des favoris, celui que l'on considérait comme pouvant mieux l'informer de ce qui concernait le roi, on la croyait uniquement occupée de plaire au roi, et on lui savait gré de ces dispositions. L'orgueil de sa naissance, sa vertu, sa hauteur et ses résolutions, éloignaient jusqu'à l'ombre d'un soupçon. C'est ainsi que Mademoiselle, ne se voyant gênée par aucune considération d'étiquette ou de bienséance, se fit une douce habitude d'interroger sans cesse Lauzun, de le consulter sur toutes choses. Elle lui trouvait des sentiments si honnêtes et si délicats, un sens si droit et si juste, que sa confiance en lui devint entière, et que l'estime la plus profonde achevait encore de lui faire goûter, dans les longs entretiens qu'elle avait avec lui, un plaisir pur et toujours nouveau.

Cependant, à mesure que Lauzun s'aperçut des progrès qu'il faisait dans le cœur de Mademoiselle, il évita de plus en plus de se trouver près d'elle. Il faisait en sorte que les ordres du roi, les exigences de son service, ou quelques autres causes importantes, le forçassent de s'écarter des lieux où elle était : mais si sa personne était absente, des mesures étaient prises pour que son souvenir fût toujours présent. La comtesse de Nogent quittait peu Mademoiselle ; sœur de Lauzun, elle l'entretenait sans cesse de lui. D'accord avec lui, ses amis les comtes de Rochefort et de Guîtres ne tarissaient pas sur ces louanges. Ils se chargeaient surtout de réfuter tous les bruits désavantageux sur Lauzun, qui parvenaient aux oreilles de la princesse. Pour motiver la rareté de ses apparitions, il paraissait toujours accablé d'affaires. Cependant Mademoiselle apprit que Lauzun n'était pas aussi occupé qu'il le disait, et qu'il allait souvent en ville chez une dame de la Sablière. C'était la femme de Rambouillet de la Sablière, déjà célèbre par les charmes de sa figure, son savoir, son esprit, et qui réunissait chez elle la société la plus brillante de Paris, de savants, d'hommes de lettres et de gens du monde. Lauzun en était alors fort amoureux, et s'efforçait d'obtenir la préférence sur un grand nombre de rivaux. Telle était l'ignorance de Mademoiselle sur ce qui se passait hors de la cour, et l'audace de Lauzun et de ses amis, qu'un de ces derniers, interrogé par la princesse pour lui dire ce qu'il fallait penser de madame de la Sablière, osa répondre que c'était une petite bourgeoise de la ville, vieille et laide ; mais qu'il fallait bien qu'elle fût utile à Lauzun pour quelque intrigue, puisque lui, qui vivait très retiré des femmes, et ne songeait plus qu'à faire sa cour au roi, voyait assez souvent cette madame de la Sablière, et que même il avait donné une place de secrétaire des dragons à son frère Hesselin.

L'habitude que Mademoiselle avait contractée de s'entretenir avec Lauzun, devint bientôt pour elle un impérieux besoin. L'ennui, ce triste compagnon de la grandeur, l'accablait partout où Lauzun n'était pas. Dès qu'elle entraînait chez la reine ou chez le roi à Saint-Germain, aux Tuileries, à Versailles, elle le cherchait des yeux. Quelque nombreuse que fût la cour, quel que fût l'éclat des fêtes et des plaisirs qu'on y goûtait, elle lui paraissait triste et déserte quand Lauzun en était absent. Lorsqu'elle ne pouvait dans toute la journée échanger avec lui une parole, un regard, c'était pour elle une jouissance de le voir passer de loin à cheval. Pour se procurer cet allègement à sa peine, elle se mettait souvent aux fenêtres, ou dans les endroits les plus propices. Le jour, la nuit, dans le monde, dans la solitude, en ville, en repos, ou sur les routes, elle ne pensait qu'à Lauzun. A cette continuelle préoccupation, elle commença à croire qu'elle pouvait être accessible à l'amour, mais elle ne s'en effraya pas. Les précieuses de l'hôtel de Rambouillet, dont les principes et les idées